

hélène  
frédéric

cales



la nuit sauve

DE LA MÊME AUTEURE

La poupée de Kokoschka, *Verticales*, 2010; «série P», *Héliotrope*,  
*Montréal (Québec)*, 2014

Forêt contraire, *Verticales*, 2014; «série P», *Héliotrope*, *Montréal*  
*(Québec)*, 2015

Plans sauvages, *poésie*, *L'Oie de Cravan*, 2016

la nuit sauve



hélène fédéric

# la nuit sauve

roman

verticales

Bien qu'inspirés en partie d'un fait réel, les personnages  
et situations décrits dans ce roman sont fictifs.

Illustration de couverture :  
Philippe Bretelle

© Éditions Gallimard, février 2019

*À la mémoire  
de quelques dizaines  
d'étoiles filantes*





*On ne savait pas d'où ça venait mais ça commençait avec du vieux sang. Puis dans l'eau se formaient des nuages, poussés par le muscle de la matrice, déplacés par les faibles vagues et le courant. On aurait dit de jeunes méduses qui ondoient.*



Fred

Mille neuf cent quatre-vingt-huit et je ne comprends toujours pas leur langage, le secret de leur virilité, leur assurance à bomber le torse ni comment ils arrivent à séduire l'air de rien.

Je suis de ces réalités que le luxe rend invisibles.

Je voudrais leur jeter l'insulte au visage : ignorants, vous êtes là à parader mais tout vous échappe. Vous ne connaissez pas la douleur. Vous ne savez rien de ma révolte ni de ma force, vous ne le savez pas mais derrière mon silence il y a un poing serré prêt à cogner, serré à se fendre, le sang affleure sous les petits vaisseaux qui remontent sous la peau. Si ce poing ne frappe personne cette nuit je me demande ce qui se passera mais le volcan est là, chose certaine, il fume, et c'est brûlant en dedans. S'il me manque le courage de prononcer ces mots, l'écume, elle, vient ; elle monte, elle est rouge.

*Ils s'étaient regroupés là sans prétexte. À peine éclairés par un reste de rayon lunaire, les champs étaient flous*

*devant leurs yeux ivres. Reflets cuivrés, puis dorés, puis plus sombres, en boucle et dans le désordre: on voyait le feu danser sur leurs visages.*

Je suis de ces réalités qu'on préfère ne pas connaître.

Quelque chose résiste et se tient tapi dans mon bouclier de chair sans pouvoir sortir. Si cette chose s'échappait de moi, ça ferait mal parce que forcément, ça éclaterait. Le bouclier c'est mon ventre, le gros appendice, cette portion de mon corps énorme à remplir pour oublier le vide et trouver un peu de chaleur. Je ne suis là pour personne et personne n'est là pour moi, je suis pris au piège de cette symétrie. Une boucle, par définition, n'a pas de fin, c'est-à-dire qu'elle s'arrête là où elle commence. Dans mon ventre, pourtant, elle se rompt: je les observe mais aucun d'eux ne pose les yeux sur moi. Transparent même pour elle, trop occupée à ses confidences de fille, à glousser dans un coin, Julie, la seule à ne pas m'ignorer complètement quand je la rencontre par hasard, dans une rue du village ou dans les couloirs de l'école, cette maudite boîte à savoirs supposés.

*Située à quinze ou vingt kilomètres de là, pourtant exposée plein sud, l'école qu'ils avaient quittée pour l'été était à l'année éclairée aux néons. Bloc de béton bunker posé sur une colline. Dans les salles partout les mêmes plafonds de tuiles suspendues, des murs de ciment suintant l'humidité aux canicules de juin et de septembre.*

Pas un sourire, jamais, mais un regard, parfois, un peu curieux je dirais, lancé à mon endroit, à peine appuyé, tout juste bienveillant.

Dès septembre, à la naissance, allez, tout est déjà joué. Je ne sais pas pourquoi la vie a décidé de m'écarter de ce chemin miraculeux ; je perds une fois de plus mon temps ici, parmi eux, cette nuit, à espérer sans y croire une perturbation. La nouvelle fille arrivée dans le coin, c'est le million de dollars dont les pauvres ne peuvent même pas s'imaginer qu'il existe. Mes chances sont plus grandes d'atteindre un jour la planète Mars en vaisseau que d'effleurer ne serait-ce que la chevelure d'une fille qui fait rêver, alors que d'autres ont déjà le privilège de toucher sa peau, d'enrouler leur langue à la sienne, d'éprouver des frissons de plaisir en caressant ses cuisses nues.

Je suis désagréable à regarder, paraît-il, mais à la vérité – celle qu'ils préfèrent tous ignorer –, c'est autre chose qui me rend laid, autre chose qui me fait gros. La preuve, il y a des gars affreux qui savent masquer leur laideur en montrant qu'ils ont du fric. Les vêtements qu'ils portent et leur posture, par exemple, suffisent à faire accourir les filles. J'ai étudié la question. J'ai comparé leur visage au mien, trait par trait. Donnez-leur d'autres origines, dépouillez-les, videz leur compte en banque, réduisez-les à leur plus simple expression – je parierais tout ce que j'ai : ils s'effaceraient comme je m'efface. On préfère ne pas nous remarquer, mes parents, mon frère, moi, toute la famille, et j'ai beau cher-

cher, je ne conçois pas ce qui pourrait faire basculer cette réalité dure et silencieuse comme la pierre, impossible à nommer. Alors qu'à m'observer dans la glace, tout à l'heure, avant de me joindre aux autres dans ce trou de sable argileux balayé par le vent, entre deux champs de maïs, je croisais mon regard et il n'y avait pas de laideur ; je n'ai rien vu, constaté rien d'autre qu'une tristesse sans fond. Je m'adresse un sourire, je m'y oblige chaque fois, et c'est pitoyable, au-delà de mes simagrées, la même détresse se lit dans mes yeux un peu enfoncés par le rebondi de mes joues grasses. La transparence de ma douleur m'achève et pourrait me tuer.

Il y a là-dedans quelque chose d'harmonieux.

Ils sont déjà plus d'une dizaine à remuer juste là, avec en bandoulière la fin de leur secondaire comme une promesse de liberté tandis que j'ingurgite une deuxième bière. Mon poing se relâche en même temps que le risible du décor, avec moi dedans, m'apparaît. J'ai le nez planté dans les étoiles que je m'invente : elles tournent lentement.

Depuis combien de temps ? Depuis l'origine, le premier souffle. Je regarde derrière, vers un passé qui ne remonte pourtant pas si loin, le père ou le grand-père, et je vois se profiler en série des jolies filles intouchables, jeu d'infinis reflets de deux miroirs se faisant face. La même sécheresse est à imaginer devant, par la force des choses.

Cependant je ne suis pas seul à l'intérieur de la force de mes poings qui se contractent. J'y pense chaque fois qu'on

me projette violemment contre les armoires métalliques du vestiaire de l'école, sous le plafond bas, à trop grande distance des fenêtres. Pendant l'impact, le temps s'étire comme un chewing-gum qu'on commence tout juste à mâcher, qui fait saliver, dont on ressent la souplesse entre la langue et le palais, entre les dents. Ces quelques secondes d'extase dont le souvenir inconscient mène à l'addiction (il reste combien de dragées dans mon paquet?), ces secondes suffisent à faire oublier les longues minutes inutiles à mastiquer une matière devenue coriace et sans goût. Ces minutes vaches. Pendant l'impact une dimension s'ajoute et s'ouvre à moi, que j'essaie alors de m'expliquer. Mollement. C'est ça, c'est fureur contre mollesse en moi se conciliant. Avec un peu de chance dans ces moments-là je m'envole, je flotte au-dessus du geste brutal de mon compagnon de dérouté. Mon compagnon, oui, ce gars qui me cogne est mon semblable; si je le sais, c'est que la douleur me rend lucide et aiguise mes sens. Celui qui frappe me ressemble, seulement la phase des poings serrés, chez lui, ne dure pas. Ses poings déploient leur force sur un sujet, de manière aléatoire ou pas tout à fait, parce qu'idéalement, ce sujet doit appartenir à l'espèce des gens qui absorbent, aux éponges, à l'espèce des gens qui encaissent sans réagir autrement que par une apparence d'absence.

Je suis de la communauté des éponges.

La douleur qui suit l'impact me rappelle que j'existe. L'une ne va pas sans l'autre: le coup vient avec la preuve qu'il est mérité. Un package deal. Le coup me donne le

temps de penser à de belles choses... et surtout il me permet de ne plus me sentir seul. Je deviens membre du club. Des milliers d'autres, comme moi. Je les ai dans le ventre, tiens, où il y a de la place. Mon abdomen est une auberge remplie à craquer, bondée, mais qui reste légère. La preuve, je flotte. Il y fait bon, il y fait chaud, on n'y manque de rien : filles, herbe, alcool, en veux-tu, en voilà. C'est là que tout a commencé, c'est là que tout finira. On flotte au-dessus des armoires métalliques, dans le ciel bas du vestiaire, tous ensemble, on débloque complètement, on est pétés. Vas-y, frappe, au fond, on aime être les derniers des derniers.

J'ai le chewing-gum qui se raidit déjà, ça m'agace. Je l'avale avec ma bière, je m'en tapisse l'intérieur. Épaissir la paroi, c'est ça.

*Le champ en jachère jouxtait les blés d'Inde. Il s'étendait jusqu'au bois à un kilomètre de là, dissociant le territoire du bord de la rivière des immenses lots situés en lisière d'une route parallèle. Le champ à l'abandon était fendu en son centre par un sillon étroit de terre battue sablonneuse, voie tracée par le passage régulier de véhicules tout-terrain avec lesquels ils allaient et venaient, animés par un seul désir : le mouvement.*

Retrouver mon calme en conduisant ma bécane à mi-chemin de la forêt, dans la nuit, jusqu'au tas de bois à l'abri sous une bâche, revenir chargé de combustible prêt à brûler, pin et sapin surtout. Les résineux prennent bien,



sentent bon. Ils se consomment trop vite, et d'abord ils pétillent : j'aime quand les tisons s'envolent, sans bruit ou dans un petit claquement sec et soudain, avant de s'éteindre plus haut dans le ciel. S'ils continuent leur course, c'est à notre insu, avant de redescendre en poussière de miettes de cendres invisibles, si légères qu'on ne les sent pas tomber sur nous.

Quand ça a lieu chez Mathieu, par défaut j'alimente le feu, c'est la tâche qui me revient. En m'y attelant j'ai la révolte qui se repose. Restreindre la taille du brasier, l'oreille sourde aux commentaires des imbéciles, c'est ce que je préfère : que le feu nous donne juste ce qu'il faut de chaleur sans démesure. Pour satisfaire les autres, il n'y aurait pas de limites, avec cette sécheresse de juillet les flammes finiraient par tout avaler, tout l'espace avec nous dedans, et tout le maïs et les maisons des alentours, même la forêt, plus loin. Les allers-retours jusqu'au tas de bois me font desserrer non seulement les poings mais le muscle du cœur. Prendre de la distance, m'éloigner, et sur ma moto déglinguée fendre l'air. C'est l'occasion, parfois, de frôler Anélie. De sa part un coup d'œil à la dérobée me suffirait, avec lui j'alimenterais un autre feu. Tout un été de caresses solitaires. L'espace qui s'invente là où tout est possible à l'intérieur, il refuse de pénétrer le réel et il m'enferme. La part moins détestée de moi, celle qui pourrait plaire j'en suis certain aux Anélie de ce monde, cette belle fraction est comprimée dans un secret. J'ai quand même le pouvoir d'imaginer qu'une main pourrait un jour se

tendre entre ce qui est caché et ce qui se révèle, et provoquer un bouleversement. Notre capacité d'espérer est sans limites: la main tendue serait un lien, venu sans raison, par exemple le sexe d'une fille s'offrant sans que rien ne l'ait annoncé, un cadeau du destin: je surprends une nudité dans la grange, un matin. Dès cet instant tout se renverse. Je ne suis plus le même dans la glace. Je n'entends plus la petite voix qui me tue. Je suis débarrassé de mon étiquette, miracle: je suis catapulté hors de ma catégorie. On ne gueule plus, sur mon passage, dans les couloirs de l'école, que je sens le fumier ou que j'ai la lèpre, on ne me surnomme plus « le bœuf » et je ne suis plus contagieux. Si j'ai toujours le ventre bouclier, il sait se faire oublier des autres, il devient secondaire, il disparaît tout en restant là. Rester gros, c'est ce que je voudrais, en vrai. Après ma dernière tentative, Mario Marchal, le psy de l'école, lors des séances obligatoires, disait: c'est seulement dans ta tête, Fred. Justement, petit con, j'aurais voulu lui dire par-dessus la cravate en l'appelant à mon tour par son prénom. L'image s'accroche beaucoup plus solidement à l'état vaporeux que si elle avait une existence matérielle. Si on peut se délivrer d'un souvenir en brûlant l'objet qui le renferme, on ne peut pas incendier la pensée imprimée en soi, j'ai essayé. Il est moins facile de se débarrasser d'une absence ou d'un silence qui font mal que de se retirer une écharde du pied: il n'y a pas de fine aiguille stérilisée pour soulager le cœur qui n'a pas choisi de battre dans cette existence-là.

# hélène frédéric

## la nuit sauve

Pour solder la fin des cours, au début de l'été 1988, dans une vallée reculée du Québec, des adolescents se sont donné rendez-vous à la lisière d'un champ de maïs. Un feu de joie, du rock à plein volume et plusieurs motos garées près de la ferme voisine. Avec intensité, Hélène Frédérick profite de cette nuit blanche pour faire un portrait libre de cette jeunesse à travers les regards alternés de Fred – l'exclu écorché vif –, de Mathieu – le playboy contrarié –, et de Julie – la mélancolique joueuse.

Leurs corps tournoient entre deux âges, se perdent dans la pénombre, se jalourent de loin, s'attisent de plus près, mais on pressent qu'un drame va se produire. De cette rage de vivre, restera l'éclat persistant de quelques « étoiles filantes » à qui ce roman est dédié.

Hélène Frédérick est née au Québec en 1976 et vit à Paris. Elle est l'auteure de deux romans aux Editions Verticales, *La poupée de Kokoschka* (2010) et *Forêt contraire* (2014), publiés chez Hélio trope, « série P », pour l'Amérique du Nord.



[www.editions-verticales.com](http://www.editions-verticales.com)

verticales

Hélène Frédérick  
La nuit sauve

hélène  
frédérick

calles



la nuit sauve

Cette édition électronique du livre  
*La nuit sauve* d'Hélène Frédérick  
a été réalisée le 11 février 2019  
par les Éditions Verticales.

[www.editions-verticales.com](http://www.editions-verticales.com)

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072822872 – Numéro d'édition : 342478).

Code Sodis : U21432 – ISBN : 9782072822889  
Numéro d'édition : 342479.